

La Main du diable

Jonathan Hayoun,

Judith Cohen Solal

Grasset, janvier 2019

198 pages, 17 €

L'ouvrage s'ouvre et se boucle sur la Marche du 28 mars 2018, place de la Nation, à Paris, organisée en hommage à Mireille Knoll, rescapée de la rafle du Vél'd'Hiv, odieusement assassinée quelques jours avant parce que juive. Cette réaction collective à un acte antisémite est marquée, encore une fois, par une tentative de récupération manquée, menée par le (aujourd'hui) Rassemblement national, en direction d'une communauté juive fragilisée et très inquiète. Entre cette introduction et cette conclusion, les auteurs, particulièrement engagés tant dans la lutte contre le racisme et l'antisémitisme que contre les idées de l'extrême droite, explorent «*comment l'extrême droite a voulu séduire les juifs de France*», objet d'investigation qui constitue le sous-titre de leur livre.

Quelques références à la genèse du Front national montrent d'emblée le paradoxe que constitue cette tentative de séduction. Particulièrement pour une organisation dont l'antisémitisme constitue un des éléments du patrimoine idéologique, et dont les pères fondateurs (on trouve effectivement là peu ou pas de femmes) sont caractérisés par un passé au moins collaborationniste, quand ce n'est pas nazi. Pour autant, cette histoire n'est pas neuve et ceci bien avant toute tentative de dédiabolisation qui a marqué le passage du père à la fille, faisant feu de tout bois électoral pour arriver à ses fins. Emaillé de palinodies incessantes faisant alterner professions de foi, se voulant rassurantes, et dérapages incessants, la chasse aux voix de la communauté et la recherche de brevet de notoriété n'ont jamais cessé.

Jonathan Hayoun et Judith Cohen



Solal sont également allés enquêter sur le territoires conquis récemment ou plus anciennement par le parti d'extrême droite, ou soumis à sa pression. On y découvre là des versions, déclinées localement, de stratégies de rapprochement «naturel» censées avoir en commun le rejet de la communauté musulmane, repeinte aux couleurs du terrorisme islamique. A Hayange, Fréjus, Carpentras... Le tour de France dévoile de la réticence, de la résistance aux chants des sirènes frontistes, mais aussi des petits arrangements locaux, des accointances, qui interrogent... et qui inquiètent. Une dernière évocation de la campagne présidentielle de 2017 décrit un échec de l'offensive de charme et laisse à penser que l'opération de séduction s'avère toujours stérile. On aimerait croire qu'elle le reste.

Jean-François Mignard,
membre du comité
de rédaction d'*H&L*



Algérie, les écrivains dans la décennie noire

Tristan Leperlier

CNRS éditions, octobre 2018

344 pages, 25 €

En décembre 1991, les élections législatives qui ont vu la victoire, au premier tour, du Front islamique du salut, sont annulées. La guerre civile algérienne commence. Elle oppose le gouvernement algérien à divers groupes islamistes et la lutte armée à laquelle elle donne lieu ravage la société civile, prenant pour cible privilégiée les intellectuels et les écrivains, comme Rachid Boudjedra, Mohammed Dib, Assia Djebbar, Yasmina Khadra ou Tahar Ouettar.

Tristan Leperlier se penche sur cette période pour comprendre ce qu'ont été les liens entre littérature et politique dans un contexte de guerre, ce que l'une

fait à l'autre et réciproquement. Son objectif n'est pas seulement de repérer des thématiques narratives adoptées dans et suite à ce conflit, mais d'examiner de quelle manière le monde littéraire se modifie sous l'influence de la décennie noire. Autrement dit, il propose une analyse particulièrement éclairante sur les formes d'engagement des écrivains par rapport à cette crise. Une des formes adoptées est celle du pamphlet, permettant de mettre en lumière des circulations entre littérature et journalisme. C'est également sous la forme du témoignage que se traduit l'engagement de ces intellectuels. Ils élaborent ainsi une «contre-histoire». La France sera d'ailleurs le lieu des prises de parole d'un grand nombre d'écrivains exilés, à l'instar d'Abdelkader Djemaï, qui dira, en 1996, qu'il a «*un devoir d'écriture et de témoignage. [...] Créer un univers romanesque ne signifie pas se dérober à la réalité, mais poser le témoignage par l'intermédiaire de la littérature*» (p. 166).

L'étude de Tristan Leperlier permet également de remettre en cause l'analyse, jusqu'alors dominante, de l'espace littéraire algérien durant la guerre civile comme traversé par une «*guerre des langues*». Certes, ce champ littéraire se caractérise par un bilinguisme – arabophone et francophone – et un transnationalisme avec les pôles de publications à Paris, à Beyrouth, et, dans une moindre mesure, à Damas et au Caire. Mais l'étudier selon l'angle d'une guerre culturelle entre les francophones, tournés vers la modernité, et les intégristes arabophones revient à s'enfermer dans une posture ethnocentrée. L'auteur rend raison non seulement aux écrivains arabophones anti-islamistes, mais il analyse comment l'imposition de ce clivage participe, elle aussi, au jeu de rapports de forces dans l'espace littéraire. La décennie noire, qui a modifié les contours